

DE HAUTS IMMEUBLES ACCUEILLANTS POUR LES ENFANTS DANS UNE PERSPECTIVE PÉDAGOGIQUE SOCIALE

La crise actuelle du Covid-19 nous montre vraiment comme il est pénible de ne plus pouvoir utiliser l'espace public de manière optimale. Nous parlons surtout de l'utilisation de ce que l'on appelle les « third places », des endroits où les gens – surtout des jeunes et des enfants – peuvent se rencontrer. Ces endroits sont comme home away from home, près de l'habitation (primaire) et du travail ou de l'école (secondaire). L'espace public est rare et l'urbanisation ne fait que progresser. 60% des enfants grandissent en ville, dont beaucoup dans un immeuble à appartements. Est-ce vraiment bien, des enfants dans un immeuble à appartements ? Poser la question, c'est presque y répondre.

A une certaine époque – dans les années septante - l'appartement galerie était le berceau où un bonheur familial commençait. Rien qu'en 1970, 150 000 appartements ont été construits en un an aux Pays-Bas, un chiffre jamais égalé. Mais un problème d'image est vite apparu : les couloirs monotones et trop étroits, l'odeur d'urine dans les cages d'escalier, les dealers qui faisaient commerce dans les caves, les ordures sur les balcons étroits ou dans les environs immédiats. Et que dire du rez-de-chaussée et de son environnement immédiat ? C'est finalement un no man's land. L'appartement a rapidement été relégué aux oubliettes, et de nombreuses personnes l'ont qualifié de lieu de vie extrêmement indésirable. Surtout pour les enfants.

LA VILLE COMME PÔLE D'ATTRACTION

L'urbanisation explose dans le monde entier. En Belgique et aux Pays-Bas, environ 60 % des enfants grandissent en ville. Le « pouvoir d'agglomération » joue un rôle particulièrement important à cet égard. La masse, la densité de population, un degré élevé d'urbanisation, la présence d'équipements et d'universités de haut niveau, de bons transports publics et une grande diversité en termes d'emplois augmentent le pouvoir de l'agglomération. À cela s'ajoute le manque d'espace.

Au 1er janvier 2017, la Flandre était bâtie à plus d'un quart (27,6 %). Cela représente une augmentation de la surface bâtie de près de 30% par rapport à 1990 (*Vlaamse Milieumaatschappij, 2017*). C'est beaucoup, souligne l'ancien maître-architecte flamand Leo van Broeck dans sa série de conférences « Less is More » : « Moins d'espace exige plus d'architecture ». Il y donne une vision déconcertante du contexte spatial en Flandre.

En termes de proportion de surface bâtie, la Belgique occupe la deuxième place dans le classement mondial. En d'autres termes, la majeure partie de la Flandre est occupée par des êtres humains. Chaque jour, des espaces libres de la taille de six terrains de football disparaissent. Nous pouvons donc supposer qu'en 2050, la Flandre ne sera plus qu'une seule zone bâtie, déclare Leo Van Broeck.

At van Steijn,
Goede Speelprojecten
buba

Le coupable ? Notre attitude anti-urbaine. Chaque village veut rester un village, tout le monde veut vivre dans un environnement vert et les immeubles-tours ne sont pas appréciés. Au nom du paysage, nous consommons de plus en plus de paysage !

La réalisation de logements à haute densité constitue un défi urgent pour de nombreuses villes, observe Friso de Zeeuw (*Agglomeratiekracht een link begrip, février 2014 - Pouvoir d'agglomération, une notion louche*) : « Les immeubles bâtis en hauteur représentent un moyen important en vue d'accroître la densité (et donc la proximité) et de renforcer le pouvoir d'agglomération. Grâce à la construction en hauteur, on peut en fait libérer plus d'espace pour des espaces publics de qualité ».

Erik Grietens (auteur notamment de « *Vlaanderen in de knoop* » (*La Flandre dans le noeud*) et travaillant pour le « Meilleur lieu de vie ») : « Il est clair que le fait de vivre plus près les uns des autres présente de nombreux avantages environnementaux. Mais comment faire ? La discussion tourne rapidement autour des immeubles-tours. Et puis les avis sont partagés. La Flandre n'a aucune expérience en matière d'immeubles-tours attrayants. Nous n'en avons pas de bons exemples. Au contraire. Nous associons les tours aux logements sociaux gris, où l'on ne va pas vivre de son plein gré ».

« Les jeux à l'extérieur se sont déplacés. Dans le temps, on construisait une tente sur le trottoir maintenant c'est dans la chambre. »

DES IMMEUBLES-TOURS ACCUEILLANTS POUR LES FAMILLES

Le bureau d'Architectes DUS a mené une étude (*en collaboration avec Woonbron, Delft et le ministère néerlandais de l'environnement, 2004*) sur les tours d'habitation adaptées aux familles. Il s'agissait principalement de savoir dans quelle mesure ces immeubles construits en hauteur entravent le développement des (jeunes) enfants ?

Les grands immeubles à appartements et les logements avec galerie - souvent dans des logements sociaux - présentent des inconvénients : couloirs étroits et sombres, absence de porte d'entrée reconnaissable et contact plus ou moins forcé avec les voisins. La vie privée constitue ici un problème majeur. L'espace extérieur, les abords directs de l'appartement, est une sorte de *no man's land* ; qui en est responsable ? De nombreux parents gardent donc l'oeil sur leurs jeunes enfants, qui jouent sur la galerie ou à l'intérieur.

Voilà plus de cinquante ans, l'architecte Nassuth a conçu le Bijlmer, avec pour principe de base la séparation des fonctions. Fini donc le chaos qui règne dans de nombreuses villes, mais avec une séparation entre le travail et les loisirs ou les activités récréatives, entre le privé et le public et entre les piétons et les voitures. Cela n'a pas fonctionné. La séparation extrême des types de trafic, par exemple, entraînait que les routes et les chemins étaient souvent morts la nuit et donc peu sûrs.

Dans son « tour du train », Stijn Tormans (*Hoogbouw in Vlaanderen, (immeubles de grande hauteur en Flandres) Knack, 08/04/2020*) dresse un tableau déconcertant des gratte-ciels en Flandre et il voit un pays blessé : « Il y a partout de grandes grues sur la côte, il y a partout des projets de gratte-ciels. Tous ces plans ont fait l'objet d'une opposition - il y a encore des gens dans ce pays qui ont le vertige. Mais cette résistance n'a pas donné grand-chose ».

Il fait référence à l'ancien maître-architecte flamand Marcel Smets : « J'ai l'impression qu'un certain nombre de mes collègues ont toujours rêvé de construire une tour, comme une sorte de symbole phallique ». Vous pourriez ajouter que de nombreux conseillers municipaux souffrent d'une forme sublimée d'envie de pénis !

À titre d'exemple, Smets mentionne les gratte-ciels bleus de Bruxelles à l'époque de l'Expo 58. Plus de quatre-vingt gratte-ciels étaient prévus, une sorte de plan de Manhattan. Tout le quartier Nord a été démolé et les habitants en ont été chassés. Les traumatismes sont restés : le mot « gratte-ciel » fait encore frémir la capitale. M. Tormans cite également la Antwerp Tower - qui fut élue un jour comme l'un des bâtiments les plus laids d'Europe - et la tour de Braem. Smets évoque Wannes van de Velde : « Une vraie ville doit avoir une périphérie un peu irrégulière qui fait un peu mal aux yeux, mais c'est précisément cette périphérie que les politiques veulent éliminer. La ville ne doit plus être un lieu vivant où habitent des gens. Elle doit être un produit qui rapporte ; cela s'appelle le citymarketing, et c'est un très vilain mot. »

Si nous avons d'abord perçu les chances énormes que donnait le pouvoir d'agglomération, nous en voyons malheureusement aussi les

difficultés et les désavantages (*Mieke de Wit et Frans Spierings, « Vastzitten in de lift, » 2006 (Coincé dans l'ascenseur)*).

Malgré les nombreux efforts des pouvoirs publics, il reste encore beaucoup à faire pour de nombreux enfants vivant dans des quartiers défavorisés. Ils grandissent dans des conditions socio-économiques et pédagogiques difficiles, ce qui réduit considérablement leurs chances de se développer sainement.

Diverses études montrent que les retards scolaires, le décrochage scolaire, la pauvreté, le chômage et les taux de criminalité sont nettement plus élevés dans les quartiers défavorisés que dans les quartiers « meilleurs » (*Kwetsbare buurijken in beeld, (quartiers vulnérables sur la photo) mars 2017, Platform31 ; et al.*). Il semble en effet que les enfants de ces quartiers se développent mieux. Cet effet est en partie dû au quartier lui-même : parce que les enfants jouent ensemble, et grâce aux équipements accessibles, à la sous-culture et à l'atmosphère.

Entre-temps, il devient évident que le style éducatif personnel des parents compte de moins en moins (*Eilts, C. Opvoedingsmilieu, opvoedingsomstandigheden, (Environnement éducatif, circonstances éducatives), 2016*). L'environnement secondaire et tertiaire - l'école et la rue - est au moins aussi formateur ou, si l'on veut, « déformateur ».

Plusieurs études (*De Visscher, S., 2008 « De sociaalpedagogische betekenis van de woonomgeving van kinderen » (L'importance socio-pédagogique du cadre de vie des enfants). Université de Gand*) montrent qu'un « bon » environnement résidentiel est une condition importante pour la santé physique et mentale des résidents, et des enfants en particulier. Un « bon » cadre de vie est important. C'est un domaine où les enfants peuvent jouer, se déplacer de manière plus ou moins autonome et utiliser l'espace public. Mais laisser un enfant en bas âge ou un enfant d'âge préscolaire jouer seul dehors alors qu'il vit « au septième » ? De hauts immeubles et un bon cadre de vie - au sens d'un climat socio-pédagogique sain - semblent à première vue contradictoires.

« Les « third places » sont une question d'inclusion plutôt que la simple addition de toutes sortes d'aires de jeu ou de sport ou d'installations de détente et de pique-nique »

LE CADRE DE VIE COMME CO-ÉDUCATEUR

Le cadre de vie met les gens dans un certain état d'esprit et ajoute ainsi une valeur expérientielle à l'environnement physique. Les adultes le remarquent à peine. Tout au plus ressentons-nous cette atmosphère lorsque nous sommes en vacances quelque part et que les odeurs, la lumière et les bruits nous permettent de mieux percevoir cette interconnexion entre l'environnement et nous-mêmes.

Pour les enfants et les jeunes, cette valeur expérientielle n'est souvent pas encore évidente. Ils peuvent et veulent être surpris par des facteurs environnementaux et des perceptions sensorielles. Le quartier est un espace où les enfants jouent, découvrent et se rencontrent. Cela vaut pour tous les quartiers, mais les questions relatives à la qualité socio-pédagogique ou, au contraire, à son absence, se posent plus fréquemment dans les quartiers sous pression.

Dans sa vaste étude, Sven de Visscher (*Gand : Academia Press, 2008, ISBN 9789038213224*) aborde l'environnement résidentiel comme un cadre de socialisation réel qui contribue à façonner la citoyenneté des enfants et comme la représentation spatiale des pratiques sociales, des relations et des rapports de force au sein de la société. Il en conclut que l'environnement résidentiel est par définition un cadre pédagogique. Ses conclusions sont comparables à celles d'autres études, telles que *De kinderopvang als opvoedingsmilieu (La garde d'enfants comme milieu éducatif) (Vandenbroeck, 2003)*, *Bijzondere jeugdzorg als opvoeder (Soins spéciaux pour les jeunes en tant qu'éducateur) (Roose, 2006)* ou *Welzijnswerk (travail social) (Piessens, 2007)*.

L'école, en tant qu'environnement éducatif, est également un lieu de rencontre important, mais pour un public restreint. Les parents choisissent une école en fonction de toutes sortes de considérations. En pratique, il s'agit souvent d'une école fréquentée par des enfants issus de milieux similaires. Autrefois, le critère était la tendance philosophique à laquelle les gens appartenaient, aujourd'hui c'est la classe sociale et la couleur de la peau.

Dans le passé, les choix d'écoles différentes étaient moins un obstacle à la rencontre des enfants qu'ils ne le sont aujourd'hui, car jouer dans la rue est devenu moins évident. L'enfance et les jeux en plein air ne se déroulent plus au même endroit. Dans le temps, on construisait une tente sur le trottoir, maintenant elle se trouve dans leur chambre.

Les enfants jouent beaucoup moins dehors et ne rencontrent donc presque jamais d'autres enfants (*Sociologie2 [2006. 1]*). Dans les années 1950 et 1960, les enfants de la classe ouvrière vivaient également dans des quartiers différents de ceux des enfants des familles aisées. Mais les contrastes sont devenus plus prononcés (*Du Bois-Reymond1998 ; Karsten et al. 2001*). L'inégalité a pris une couleur et est devenue plus persistante.

Autre problème : comme les enfants ne font pas assez d'exercice (CBS-RIVM, 2018), ils sont de plus en plus en surpoids. Les nombreuses économies réalisées par les communes sur les installations de jeux et de sports ne contribuent pas non plus à un cadre de vie vivant et stimulant. Ces dernières années, de nombreuses communes ont effectué des coupes budgétaires importantes dans les aires de sport et de jeu dans l'espace public.

THIRD PLACES

Les immeubles-tours peuvent-ils devenir (plus) accueillants pour les enfants ? Oui, avec les résultats de l'étude de DUS architectes, avec la vision de Van Broeck, basée sur l'étude de De Visscher, avec les conseils du Conseil pour le cadre de vie et d'autres, et moyennant une conception bien pensée et une gestion continue de l'espace extérieur (direct) des tours.

La tour amie des enfants est un lieu où jeunes et moins jeunes font l'expérience de l'intimité, établissent des contacts, se déplacent, apprennent à se connaître et à explorer, pratiquent la confiance et jouent. Souvent, les enfants disposent d'un espace suffisant, mais ont-ils le droit de l'utiliser ?

Un autre point d'attention est le sentiment d'insécurité. Les parents veulent que leurs

enfants soient constamment sous surveillance. Par exemple, les jeunes enfants possèdent souvent déjà un smartphone pour pouvoir rester en contact avec leurs parents à tout moment. A partir de quel moment la protection se transforme-t-elle en étouffement ? Les enfants ont besoin de leur « propre » espace.

Yvette Plat (*dossier : « de sociale praktijk », hoe maak je Third Places ?, 2014 (La pratique sociale, comment créer des Lieux Tiers ?)*) a enquêté avec des étudiants américains, allemands et finlandais sur les conditions de création de Third Places (Lieux tiers).

« Un hôte ou une hôtesse est l'un des éléments les plus importants pour créer un Lieu tiers. Une telle personne donne le sentiment qu'il y a une personne responsable du lieu, une personne à laquelle les gens peuvent s'adresser pour poser des questions ou se plaindre ».

Où alors un lieu est-il davantage façonné par les habitués, les personnes qui le fréquentent souvent ? A ses yeux, le Tempelhoferfeld, l'ancien aéroport de Berlin qui est maintenant utilisé comme un parc, en est un exemple. Ce lieu n'a pas vraiment d'hôte identifiable, mais l'atmosphère d'un lieu tiers est créée par les personnes qui y viennent. Un référendum organisé par la municipalité a montré que les habitants de Berlin souhaitaient conserver le parc. Apparemment, cet endroit a une signification particulière dans la vie de nombreux Berlinois.

Une autre question est de savoir comment impliquer les gens dans un lieu. Comment créer un sentiment d'appartenance ? En parlant de propriété, chaque Parisien a l'impression d'être propriétaire du Bois de Boulogne avec ses nombreux équipements qui garantissent que personne ne soit exclu. C'est un lieu pour tout le monde, pour toutes les couches de la société. Les lieux tiers sont des lieux d'inclusion, et non des aires de jeu et de sport séparées, ou des installations de détente et de pique-nique.

Nous devons nous rendre compte de plus en plus que l'espace public est un moyen de renforcer la société. Parce que la diversité crée la vitalité dans une société. ■